

LA VIE LOCALE

# Nous aimons la musique de Léo Ferré...

parce qu'elle est vraie et humaine.  
à Vincennes comme à l'Opéra de Monte-Carlo

Nous ne pouvons passer sous silence l'accueil triomphal fait par le public de l'Opéra de Monte-Carlo à la musique de Léo Ferré, enfant du pays, que tous les mélomanes voulaient voir à la direction de l'Orchestre national de Monte-Carlo en train de diriger des œuvres de sa composition. Si nous faisons la part à la grande popularité de ce jeune compositeur, à l'affection dont ses efforts et ses réalisations sont entourées, de cet élan de sympathie directe qu'il sait susciter, il reste encore grande place pour son talent, si humain, si vrai, qu'il a désormais mission de continuer !

Pour suivre ses nouvelles compositions, qui tranchent avec *Paris Canaille*, il est nécessaire de remonter « aux sources »... Evoquer le grand poète dont Paul Leautaud, dans ses entretiens avec Robert Mallt nous dit : *cette Chanson du Mal-Aimé, quelle œuvre étonnante et troublante ! La première version était plus belle encore que la seconde. Il y a fourré ensuite les cosaques Zaporogues qui n'y figuraient pas.*

Comme chacun le sait, Guillaume Appollinaire a dédié ce poème à Paul Leautaud. Tous deux entretenaient une belle amitié, comme homme et comme écrivain.

Après avoir relu le poème, après l'avoir entendu sur la musique de Léo Ferré, nous pouvons dire : quoi de plus naturel qu'un de nos musiciens des plus sensibles ait communiqué avec le poète le plus sensible ! Car pour Léo Ferré, nous ne jugerons pas sa musique sur le « classique de la composition » mais sur la richesse de l'inspiration, la sensibilité des sentiments, la beauté du vrai...

Voyons sa *Symphonie interrompue* qui préludait à cette soirée. N'est-ce pas toute l'âme du musicien qui cherche et recherche un thème, un mouvement venu comme un trait de lumière et disparu aussitôt ? Pourtant, cet air est pour beaucoup le chant qui doit retracer toutes les joies de la vie. Il est simple, naïf peut-être, mais il est ce que l'on ressent, ce que l'on aime... Et pour bien marquer la lutte, c'est un appel militaire qui s'obstine à détruire ce qui est « le fait » normal. Mais les quelques notes de joie, de poésie, s'élèveront bien claires et bien nettes, reprises par tout l'orchestre tandis que le thème s'éloigne à nouveau... Que de richesses dans ces expressions musicales où se révèle tout le coloris de l'inspiration, sans altération aucune. La voix était Nadine Sautereau et le solo de cor anglais M. Jean Abrial.

A l'entracte, le prince Rainier III, qui était accompagné du prince Pierre et de la princesse Antoinette ainsi que des membres de sa suite, recevait dans sa loge M. Léo Ferré.

Après avoir vivement félicité M. Ferré pour sa pièce symphonique et son oratorio, ainsi que pour les œuvres originales qu'il a composées au cours de ces dernières années et lui avoir souhaité une longue et brillante carrière, le Prince lui fit remettre, en souvenir de la créa-

tion à Monte-Carlo de *La Chanson du Mal-Aimé*, une plaquette en vermeil et un prix, juste récompense au talent affirmé de notre jeune concitoyen.

Lorsque le rideau se leva sur les interprètes de *La Chanson du Mal-Aimé*, le prélude nous avait déjà « mis en contact ». Dès les premières strophes :

*Un soir de demi-brume à Londres  
Un vogou qui ressemblait à  
Mon amour vint à ma rencontre...*  
la liaison musicale était faite avec l'inspiration poétique. Sur des thèmes lancinants, aussi persistants que la souffrance, aussi fugaces que les instants de grandes joies ou de fol amour, la musique nous aide pour essayer de suivre la pensée du poète, à la fois si vaste et si fermée. A certains moments l'expression est fascinante. A d'autres, c'est de la musique pure. Il y a également des « échappées » qui semblent s'envoler plus haut que nous-mêmes. Mais le tout se reprend, s'enchaîne, « colle » à la scène où se chante et se mime le poème. A part le talent de Mme Sautereau, les autres interprètes, B. Demigny (Le Mal-Aimé), J. Douai (L'Ange), B. Etcheverry (Le Double), nous ont paru très très faibles dans leurs costumes pourtant suggestifs et dans des éclairages appropriés. Le récitatif ne primait pas sur la mélodie, mais l'aureole.

La forme dramatique était respectée. Les chœurs nous ont semblé venir à point pour le passage des cosaques Zaporogues. Il était naturel également de laisser au récitatif seul l'aubade chantée à l'air : « Un an passe ». L'allure en était simple et belle. La réponse des Cosaques avait de la force. Cette œuvre de plus de cinquante minutes que l'on suivait avec intensité, donna ses derniers accords pleins de résonnances éclatantes auxquels firent immédiatement écho les vivats d'un public conquis. Léo Ferré eut droit à l'hommage de l'orchestre, à celui de nombreux rappels auxquels il sut associer l'ensemble des exécutants de même que sa charmante femme Madeleine Ferré, à laquelle on doit la réalisation scénique. Belle tenue de l'orchestre et des chœurs ! (Maquettes d'Hervé Morvan.)

Léo Ferré va quitter la Principauté en ce début de semaine pour reprendre ses activités dans la capitale. Auteurs à succès, il a certes bien du chemin encore à parcourir. Pour notre modeste point de vue, qu'il sache que sa musique, satirique ou sentimentale, ou bien dramatique, ne reste pas en chemin entre l'orchestre et le public. Il est des résonnances qui ne plaisent pas à tout le monde, qui ne correspondent pas au « canon » que suivent certains, mais auxquelles on ne peut nier la force de la vérité.

Jean COLIN.

## Aux transporteurs.

Le Syndicat des Transports voyageurs et marchandises de la Côte d'Azur et du département, informe